

À L'ÉPOQUE, on n'avait pas encore le téléphone. Ou plutôt le peuple n'avait pas encore accès à cet outil, dont seules les administrations publiques étaient dotées. Pour les affaires urgentes, on envoyait des télégrammes. Et un télégramme annonce souvent une catastrophe, rarement un événement heureux.

« Mère décédée. Stop. Rentre vite. Stop. »

« Frère aîné mourant. Stop. »

« Incendie. Stop. Maison entièrement détruite. Stop. Plus rien à manger. Stop. »

Dès lors, quand le facteur frappait comme un forcené à la porte d'une maison, le voisinage s'agglutinait autour de lui, guettant l'instant fatidique où l'intéressé décachetterait son pli.

Par un matin d'octobre, des coups précipités résonnèrent à la porte d'entrée de ma maison :

– Télégramme !

Je n'eus pas le temps de répondre que le facteur insistait :

– Il y a quelqu'un ? Télégramme !

Quand j'ouvris la porte, tous les voisins étaient déjà alignés derrière le nouveau facteur au visage plein d'acné.

– Vous avez un télégramme. Veuillez inscrire ici vos nom et prénom, et signer s'il vous plaît !

À voir le visage rayonnant du jeune préposé, le métier de facteur devait être le plus noble métier du monde. Après avoir récupéré son carnet, il descendit son vélo du trottoir et carillonna fièrement avant de l'enfourcher avec panache, tel un cavalier sautant sur sa monture.

– Que se passe-t-il ?

– Ce télégramme est arrivé si tôt ! Il a dû partir hier soir !

Mes voisines trépignaient de curiosité. Leurs regards étaient hypnotisés par la petite enveloppe jaune entre mes mains. Je la décachetai lentement.

– Laissez-moi vous le lire ! Je peux lire sans lunettes !

Ma plus grosse voisine m'arracha avidement le papier des mains et lut :

« Le petit Thanh a fugué avec le fils de M. Hoang Vuong. Peux-tu venir ? Thy et Yên. »

Elle le relut encore une fois, dans un souffle encore plus court, avant de me le rendre, l'air moins excité. Les autres femmes s'étaient tues et se regardaient entre elles, à la fois curieuses et gênées.

– Madame Yên est ma cousine du côté de ma mère, expliquai-je, nous avons vécu une dizaine d'années sous le même toit. Nous sommes très proches.

– En effet ! Vous devez être très proches pour que ce soit à vous qu'elle ait décidé d'envoyer ce télégramme ! Que fait donc ce couple ?

– Ils enseignent dans un lycée de la province de Lan Giang. Lui est professeur d'histoire et elle, professeur de mathématiques.

– Et ils ont un fils qui vient de fuguer ? m'apostropha la grosse voisine.

Haussant les sourcils, les yeux écarquillés, elle semblait insinuer que les enfants des enseignants devraient tous être exemplaires, et conformes au modèle que la société a voulu imprimer dans le cerveau des gens du peuple.

Sentant une désapprobation générale à son encontre, elle m'entoura aussitôt les épaules en s'excusant :

– Je dis ça comme ça ! On ne choisit pas la porte par où entre le malheur ! Qu'on soit riche ou pauvre, puissant ou misérable.

Sa plainte n'était pas seulement destinée aux absents, elle visait aussi les voisines d'en face ainsi qu'elle-même, toutes subitement plongées dans un sentiment indicible de tristesse, pour ne pas dire d'angoisse. Une menace planait soudain. Nous étions toutes des mères et nos enfants, garçons et filles, étaient à l'âge de l'adolescence. Qui sait quand la tempête va s'abattre chez soi ? Qui savait si le fils ou la fille que nous avons tant couvé, soigné, protégé comme du cristal fragile, adoré comme un ange, en qui nous avons cru plus qu'en nous-même ne nous tournerait pas un jour le dos ? Pour faire des choses que la morale réproouve ? Pour déchirer le cœur de sa mère et de son père ?

Mes voisines me saluèrent rapidement. Je rentrai préparer ma valise. De toute manière, je ne pouvais pas m'absenter plus de trois jours. De lourdes charges pesaient sur mes épaules. On peut se répartir les responsabilités sociales, mais les charges familiales ne peuvent être déléguées ni même partagées.

Lan Giang est une petite agglomération à l'architecture et à l'histoire tout à fait banales. Cependant la proximité conjugée de la montagne et du fleuve lui confère un air vaguement poétique. Au sud de la ville, le courant du fleuve Thuong se divise

en deux. Le long de cette branche-ci, l'eau prend la teinte vert clair des étangs en automne, couleur si familière des poèmes de Nguyễn Khuyên. En revanche, l'eau de l'autre branche est brune, comme chargée de boue, un symbole éternel de la vie humaine. Et les vieux refrains locaux ne cessent de se lamenter de cette séparation du fleuve. Au nord de la ville s'étendent d'immenses collines annonçant les monts Vôi et Kép, puis les montagnes et les forêts frontalières. Au printemps, l'aube se lève sur des arbres plongés dans une brume laiteuse et les parterres de fleurs des jardins publics trempés de rosée. Des gouttes de rosée aussi grosses que des billes de verre. En hiver, à la fin du jour, le brouillard venant des montagnes du nord envahit la ville, se suspend entre les arbres, en bordure des rues, et rampe sur les trottoirs. Le vent glacial soulève alors comme un voleur les voiles devant les portes des habitations, suscitant sans raison un frisson de frayeur dans les cœurs. Enfin, dans la nuit, la lueur du brasero d'un restaurant de pho, brillant sous l'éclairage blafard des lampadaires, ramène la ville à cet âge ancien et désormais révolu d'avant la résistance anticolonialiste.

Dans une localité de ce genre, c'est le lycée qui est le cœur actif de la cité, juste après la place du marché. Il n'y en avait qu'un à Lan Giang, lieu d'aboutissement de la sélection des élèves venant des dix-huit collèges locaux et d'une bonne dizaine d'établissements secondaires des districts voisins. La notoriété du lycée était donc grande. Son comité de direction était composé de douze membres : un proviseur, deux proviseurs adjoints et neuf membres dont chacun dirigeait un département. Thy et Yên faisaient partie du comité et étaient responsables des deux départements les plus prestigieux : mathématiques et physique pour l'une, littérature et histoire pour l'autre. Tous deux étaient

des enseignants renommés. Les parents de la ville ainsi que des districts voisins rêvaient de mettre leurs enfants dans leurs classes. Le service d'Éducation de la ville reconnaissait aussi leur compétence, et Thy et Yên comptaient parmi les cadres importants promis à une prochaine promotion. Ils avaient un fils unique, Thanh. Sans doute le souci de faire carrière les avait-il dissuadés de faire un deuxième enfant. Ou Thanh suffisait-il à les combler. Ou n'avaient-ils pas pu en avoir d'autres pour des raisons biologiques. En tout cas, la fugue du garçon était un coup terrible pour eux et avait créé une sorte de séisme dans la ville. Parce que plus on est célèbre, plus nos gloires ou nos malheurs font l'objet de ragots. Pourquoi avaient-ils fait appel à moi plutôt qu'à l'un de leurs collègues proches ? Nous étions certes très liées, Yên et moi, dans notre jeunesse, mais nous ne nous étions plus revues depuis longtemps. Hanoi et Lan Giang ne sont pas très éloignés, une soixantaine de kilomètres tout au plus les sépare, mais, à l'époque, on n'avait ni voitures ni motos. Hormis le vélo, il n'y avait que le train, un train à vapeur et au charbon datant de la colonisation française, qui devait plafonner à vingt kilomètres-heure et s'arrêtait à toutes les gares dans des hurlements de sirène terrifiants et une opaque fumée noire. De plus, il fallait faire la queue au moins deux heures et demie avant d'accéder au guichet pour acheter son billet.

Ce matin-là, il était huit heures moins dix à ma montre quand j'arrivai à la gare Hang Co de Hanoi. Quand je pus enfin monter dans le train, il était presque midi.

On dit souvent : « Loin des yeux, loin du cœur. » Ce n'est pas forcément vrai. Néanmoins, depuis plusieurs années, Thy et Yên vivaient dans leur charmante petite ville entourée de collines et bordée par le fleuve, habitant une coquette maison à deux étages